

Jacques Savoie : Une histoire de coeur

Robert Viau

Numéro 62, été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38424ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Viau, R. (1991). Jacques Savoie : Une histoire de coeur. *Lettres québécoises*, (62), 9–11.

Jacques Savoie : Une histoire de cœur

Peu de critiques ont étudié l'œuvre de Jacques Savoie, pourtant l'un des plus importants romanciers acadiens.

INTERVIEW
ROBERT VIAU

C'est en partie pour pallier cette insuffisance, mais surtout par amour de cette œuvre des plus originales, que je propose une interview avec cet écrivain.



RV *Qu'est-ce qui a déclenché en vous le désir d'écrire ? Pourquoi avez-vous commencé à écrire ? Et pourquoi continuez-vous à écrire ?*

JS J'ai toujours écrit. Mon père aussi était écrivain. Il a publié quatre ou cinq livres sur l'histoire contemporaine de l'Acadie. Ma mère, elle, était musicienne et lisait beaucoup. À dix-huit ans, j'avais déjà terminé mon premier roman. Puis, pendant trois ou quatre ans, j'en ai écrit un chaque année. Je n'ai jamais essayé de publier ces romans. L'écriture était, pour moi, une espèce de travail de l'imaginaire. Je croyais que si j'avais l'imaginaire bien huilé, bien en forme, je pourrais mieux affronter la réalité. J'ai étudié en économie et en sciences politiques à l'Université de Moncton, puis j'ai décidé de faire des études en littérature à l'Université d'Aix-en-Provence, où j'ai obtenu une maîtrise en technique d'écriture. À l'université, j'ai mieux compris les mécanismes de l'écriture et de la littérature, mais j'ai cessé totalement d'écrire. Quand on connaît trop bien le code, il arrive qu'on ne puisse plus l'utiliser avec un certain détachement. J'étais sur le point d'écrire ma thèse de doctorat, mais j'ai plutôt décidé de faire quelque chose que j'avais envie de faire : de la musique. À mon retour au pays, j'ai fait partie du groupe Beausoleil-Broussard, qui a marché, comme on dit, « vite et fort » : trois disques et quatre années de tournées à travers la francophonie. Cependant, j'ai très tôt acquis la conviction que je ne pourrais pas communiquer en chansons tout ce que je ressentais. Et j'ai rompu avec la musique. Après quatre ans, je suis revenu à l'écriture de façon sérieuse, ayant déjà fait mes classes.

J'ai écrit *Raconte-moi Massabielle* pendant que j'étais musicien, en tournée. La forme du roman s'en est ressentie puisque je ne pouvais écrire qu'une heure par jour, dans une chambre de motel. J'ai donc écrit une série de petits tableaux très courts que j'ai collés les uns aux autres et qui formaient une espèce de mosaïque, de *patchwork*. C'est un récit (de voyage) plutôt qu'un roman. J'étais aux États-Unis, en Europe, et je pensais beaucoup à l'Acadie. Pour moi toute l'Acadie se résumait à ce lieu où il y avait seulement une maison et seulement un personnage.

RV *Dans quelle mesure Raconte-moi Massabielle est-il un roman « politique » ? Votre premier roman est, à mon avis, un manifeste en*

faveur de la différence, en faveur de la survie des Acadiens. Pacifique Haché est un homme révolté qui refuse la déportation en ville et le génocide de son peuple.

JS Pendant les quatre années de Beausoleil-Broussard, de 1976 à 1980, on faisait une musique traditionnelle, mais qui était très influencée par le mouvement nationaliste au Québec et en Acadie. *Raconte-moi Massabielle* est un peu la somme de cette période. Ensuite, on a vécu en Acadie le référendum québécois sur la souveraineté de manière aussi forte et aussi décevante que les Québécois ont pu le vivre. Le référendum a marqué la fin des années de rêves pour les Acadiens. On s'est dit que si eux, les Québécois, ne pouvaient plus rêver, comment est-ce que nous on rêverait. *Massabielle* résume ma période nationaliste.

Après *Massabielle*, où je m'intéressais à une collectivité, mon propos s'est universalisé. *Les Portes tournantes* et *Le Récif du Prince* forment un diptyque. Dans les deux romans, le thème est le même : la famille éclatée. Au début, je voulais les présenter comme un seul roman ou un recueil de deux nouvelles, mais finalement c'est devenu deux romans. L'idée était de montrer la famille éclatée de deux façons différentes. Dans un cas, le narrateur est un garçon, un pré-adolescent, et, dans l'autre, une fille, une adolescente. On retrouve, dans les deux récits, des images associées au cinéma ou à la télévision. Dans un cas, on est d'un côté de l'écran et, dans l'autre, on est de l'autre côté de l'écran. Dans *Les Portes tournantes*, on est de ce côté-ci de l'écran et on mythifie ce qu'on voit à l'écran. Dans *Le Récif du Prince*, on est derrière l'écran, les gens qui interviennent sont ceux qui fabriquent les émissions.

RV Sauf que le dénouement est très différent. Dans *Les Portes tournantes*, *Blaudelle réussit à se transformer et à réunir sa famille* ; dans *Le Récif du Prince*, *Vassilie abandonne tout et quitte sa famille*.

JS Je considère *Les Portes tournantes* comme un réquisitoire contre la société d'abondance où les gens perçoivent tout le prisme de la consommation, où les relations humaines sont jetables comme des kleenex. Dès qu'une relation humaine exige un certain effort, cela devient inacceptable, donc on jette et on recommence. J'en ai contre l'abandon trop facile des gens de ma génération. Cela se répercute dans la tolérance. La tolérance sur le plan social, c'est une chose ; la tolérance sur le plan personnel, c'est autre chose. Les gens brisent leur relation de couple après deux, trois ans de vie commune parce qu'ils ne sont pas capables de faire preuve de tolérance. Je n'ai envie de ménager personne.

RV C'est une critique de notre société de consommation.

JS Tout est fait en fonction des valeurs de production et du temps qui n'a pas cessé d'accélérer depuis la révolution industrielle. On ne peut pas parler des romans contemporains, et de mes romans, sans

voir cette présence du temps. Et le temps, c'est l'espace. Avec la diffusion universelle d'images par la télévision, le temps annonce aussi le début de ce qu'on pourrait appeler une certaine ubiquité. Nous avons l'illusion d'être à deux ou trois endroits à la fois, non pas physiquement, mais par l'esprit, par l'œil. Et que produit la naissance de cette illusion ? Des êtres déchirés entre ce qu'ils désirent avoir et ce qu'ils peuvent avoir, entre ce que la société veut qu'ils soient et ce qu'ils peuvent seulement être. Ces êtres déchirés voudraient vivre plusieurs choses à la fois, et ils continuent de croire que cela est possible parce que les vendeurs d'illusions ne cessent de promouvoir ce mythe.

Cette idée du déchirement entre deux choses, entre trois choses est au centre de tous mes romans. Dans *Les Portes tournantes*, Céleste, qui est à Campbellton, un lieu qui n'est pas acceptable selon l'idée qu'elle se fait de son talent, vit par le cinéma et les revues de cinéma à New York. Elle voyage par les images qu'elle voit et qui correspondent beaucoup plus à ses aspirations. Et elle raconte à tous ces gens qui s'ennuient à Campbellton la vie étincelante des vedettes. Ceux-là sont persuadés qu'elle va constamment à New York ; elle croit presque ce qu'elle invente. Plus tard, elle rêve d'être à New York parce qu'elle n'est pas capable d'affronter ce qu'elle est devenue après son mariage avec Pierre Blaudelle. Pourtant, lorsqu'elle sera à New York, elle écrira sans cesse des lettres à son fils, pour être avec lui, pour rejoindre cet enfant qu'elle a abandonné.

Dans *Le Récif du Prince*, le temps bouscule constamment les événements de sorte que chacun des protagonistes n'est jamais où il voudrait être. Vassilie voudrait avoir sa mère auprès d'elle, mais elle n'a droit qu'à sa voix, sur répondeur automatique. Elle rêve d'être sur le Récif du Prince, mais elle est entraînée par son père dans une espèce de voyage onirique qui la propulse en Yougoslavie. Dans *Une histoire de cœur*, le scénariste court le monde pour essayer d'arrêter le temps et réussir à raconter son histoire, et, lorsqu'il y arrive, il est trop tard. Cette histoire fictive, celle de Maurice Renard, est elle aussi l'histoire d'une course contre la montre. C'est la vie du personnage qui se joue sur un cœur emprunté. Il est lui aussi constamment en train de courir à Montréal et aux États-Unis pour comprendre sa vie.

J'ai un parti pris contre la violence, pour la tendresse. Je regarde le tumulte de violence qui nous entoure. Sur tous les postes combinés, il se tue cent personnes par jour à la télévision, cela fait trente-six mille cinq cents personnes par année, et, en cinq ans, autant de personnes sont mortes à la télévision que durant une guerre. Cela influence inévitablement les individus. Quelqu'un, quelque part, doit dénoncer cette violence.

RV Mais revenons à vos personnages masculins. Dans *Les Portes tournantes*, *Lauda dit au sujet de Blaudelle* : *« Je n'ai trouvé derrière son pinneau qu'un petit homme timide et fragile, cherchant désespérément*

sa mère.» (p. 84) Dans *Une histoire de cœur*, Maurice Renard, lorsqu'il n'est pas dans son laboratoire ou dans sa maison, se sent «tout petit» (p. 29). Il me semble que vos hommes sont faibles, anxieux et fragiles, vous employez souvent l'adjectif «petits», tandis que vos femmes sont plus fortes, plus équilibrées. Pourquoi ?

JS C'est une volonté de dire le contraire de ce que nous trouvons dans les romans «machistes». Quand je regarde les livres de mâles, que ce soit chez Arthur Miller ou Milan Kundera, les hommes écrivent en hommes, les personnages forts sont toujours des hommes et les personnages faibles sont toujours des femmes. Consciemment, j'essaie d'être dans mes livres de la même façon que je suis dans la vie, dans mes relations avec les femmes. Sans aller jusqu'à idéaliser la femme, je lui donne une force que l'on trouverait normal qu'une écrivaine donne à ses personnages féminins.

RV Dans *Le Récif du Prince* et *Une histoire de cœur*, la fantaisie s'efface de plus en plus devant la réalité la plus brutale : prostitution, drogue, meurtre. J'ai l'impression que vos romans sont de plus en plus sombres. Nous sommes bien loin de la joyeuse folie de *Pacifique Haché*, à tel point que Gilles Marcotte parle de vos derniers romans en tant que «danse fragile sur un volcan d'assez troubles passions» (*L'Actualité*, août 1986). Pourquoi ce noircissement progressif ?

JS Il s'est passé dix ans entre mon premier et mon dernier roman. Plus mes romans avancent, plus ils s'approchent de la grande ville. Plus mes romans deviennent urbains, plus il y a un abandon de la naïveté. Je suis beaucoup moins optimiste que je ne l'étais à trente ans, mais je garde encore l'espoir que cela va changer.

RV Vous avez deux romans qui sont écrits de façon conventionnelle. Mais vous utilisez une technique d'écriture singulière dans *Les Portes tournantes* et *Une histoire de cœur*, en ce sens qu'il y a un constant va-et-vient entre le passé et le présent, entre deux histoires, et une alternance narrative à chaque chapitre. Ne craignez-vous pas de «perdre» votre lecteur en cours de route ?

JS Il y a toujours ce danger. Ainsi, dans *Une histoire de cœur*, j'ai soumis le lecteur à une confrontation de deux récits. Ce roman est construit sur la notion d'ubiquité : il y a deux temps qui s'opposent et le lecteur est pris entre les deux. Cela produit un phénomène que j'ai remarqué chez les lecteurs et chez les critiques : certains optent pour un récit et d'autres, pour l'autre ; ils évitent ainsi le problème de la confrontation des récits.

Pour des raisons architecturales, j'adore faire des structures compliquées, en essayant de ne jamais perdre le sens, en essayant d'élargir les mécanismes d'expressions. Le cinéma fait beaucoup cela. Le cinéma a modifié le langage beaucoup plus que la littérature dans les vingt ou trente dernières années.

RV C'est quelque chose que je voulais que nous abordions. Quel lien voyez-vous entre votre métier de scénariste et celui de romancier ? Car l'influence du cinéma est évidente sur votre écriture romanesque.

JS Ma forme d'écriture est cinématographique. Je veux que mon écriture suggère quelque chose. Mes personnages sont des comédiens ; ils doivent jouer dans des décors jamais terminés. Je garde toujours un pan de mur vide ; c'est celui où se place la caméra avec laquelle je raconte mon histoire. Cela donne une écriture très visuelle. Aussi *Les Portes tournantes* se présente comme un texte concentré qui stimule l'imagination, un livre «ouvert» qui permet au lecteur de se projeter son petit cinéma personnel. C'est pourquoi j'appelle mes livres des petits films portatifs.

RV Jacques Savoie, en terminant cette interview, pourriez-vous nous parler de l'œuvre à venir ?

JS Le roman que j'écris est un roman politique, aussi politique que *Massabielle* a pu l'être, mais le propos s'élargit vers l'universel : l'environnement. Dans les années quatre-vingt, je me disais que si on ne fait pas de quoi avec la famille, comment peut-on espérer qu'il arrive quelque chose avec la nation. Maintenant je suis en train de me dire que si on ne s'occupe pas davantage de notre environnement, comment peut-on espérer qu'il y ait une suite.

J'ai l'impression que ce roman sera la somme des quatre romans qui ont précédé. Je m'ouvre maintenant à la planète comme à un tout à qui je m'adresse. Et la planète comme un tout rejoint presque *Massabielle*, rejoint le petit coin de pelouse qu'on voudrait préserver de la pollution. Que devient *Pacifique Haché* sans son *Massabielle* ? C'est comme si le propos s'était, dans une lente progression, transposé dans un sens beaucoup plus large, et que *Massabielle*, c'est la planète, et le roi de *Massabielle*, c'est l'enfant qui dit que le roi est nu.

Le personnage principal de mon nouveau roman est un clown en retraite qui, ne sachant plus quoi faire, devient un amuseur de rue. Et, en étant un amuseur de rue, il développe un discours extrêmement politique, mais sans le savoir lui-même, en ce sens qu'il est l'enfant qui dit que le roi est nu. Son discours politique est celui de la planète, du trou qu'il y a dans le ciel, des dépotoirs qui se multiplient à l'infini. Le clown fait une réflexion écologique, universelle, qui est la même que la réflexion de *Pacifique* dans son village. C'est seulement le propos qui s'est élargi. Je pense qu'on pourra comprendre l'évolution de mes romans à partir de ce roman dont le titre est *La Nuit du clown*.

Bibliographie

- Raconte-moi Massabielle*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1979.
Les Portes tournantes, Montréal, Boréal, 1984.
Le Récif du Prince, Montréal, Boréal, 1986.
Une histoire de cœur, Montréal, Boréal, 1988.